

L'importance de la 2^{ème} Guerre Mondiale pour l'œuvre et l'engagement anticolonialiste et antiraciste de Frantz Fanon

Par Alice Cherki

Conférence tenue dans le cadre du projet «Le Tiers-Monde dans la 2^{ème} Guerre Mondiale», Berlin, 11 septembre 2009

Le jeune Fanon-il était né en 1925, avait quinze ans en 1940 et 17 en 1942-au moment où l'amiral Robert, pétainiste, et sa flotte composée du Le Béarn et l'Amiral Bertin avec dix milles marins venaient investir la Martinique et y restaient bloqués pendant quatre ans. Leur comportement pétainiste, colonial et d'un racisme extrêmement arrogant, n'hésitant pas à confisquer la nourriture, le bois et tous les ingrédients de première nécessité est encore plus quotidiennement insupportable que les méfaits de la vieille colonie, des békés, qui tiennent toute l'économie de l'Isle mais n'approuvent pas toujours Pétain, plus insupportable donc que les rapports entre békés et antillais de couleur.

Fanon, le jour du mariage d'un de ses frères aînés, Félix, quitte clandestinement Fort de France pour la Dominique où se fait l'entraînement de jeunes soldats résistants. Il se procure l'argent pour payer son passage en vendant les plus beaux costumes de son père. En 1943, le 24 juin, la population martiniquaise, entrée en dissidence se soulève contre l'Amiral Robert, appelé l'Allemand et rallie les forces françaises libres. C'est alors que Fanon reviendra pour embarquer sur l'Oregon avec d'autres jeunes gens, constituant le bataillon 5 pour rejoindre les forces françaises libres qui s'organisent au Maroc.

Déjà l'embarquement le déçoit. Ces jeunes volontaires montent à bord de nuit quasi clandestinement tandis qu'ils pensaient qu'on allait convier les familles à venir saluer les futurs libérateurs de la France alors sous la coupe nazie. Dans l'armée aussi, dès l'arrivée au Maroc Fanon découvrira le racisme blanc, avec une véritable hiérarchie liée à l'origine et à la couleur de la peau. C'est ainsi qu'est faite la différence entre antillais et Africains. Ils ne sont pas logés dans les mêmes conditions, les Africains vivent dans des ghitounes (tentes) et portent comme coiffure une chéchia, les Antillais sont logés avec les Français dans des bâtiments en dur et portent le calot.

Manville raconte cette anecdote. Quand ils rentraient de virée le soir sans leur couvre chef, la sentinelle les dirigeait, manu militari vers les ghitounes. Fanon lui écrira quelques années plus tard un texte »Antillais et Africains (paru en décembre 1955 dans la revue Esprit). Ce texte montre combien, 10 ans après, cette expérience l'a marqué. Il dit bien entre autre la différence de statut avant la guerre entre un Sénégalais et un Martiniquais et comment l'invasion de La Martinique par la flotte française (le Béarn et l'amiral Bertin) avec dix mille marins avait provoqué en 43 le soulèvement de la population qui avait chassé l'amiral Robert, appelé l'Allemand, car pour les martiniquais un Français ne pouvait pas être aussi ouvertement raciste. C'est alors, vous ai-je rappelé, que Fanon revint de Saint Domingue

Tout au long de la campagne qui le mènera du Maroc à Bougie en Algérie puis au débarquement sur les côtes varoises et vers l'Alsace, Fanon sera confronté au regard porté sur la couleur de sa peau, plus encore dans la population que dans

l'armée, et plus au Nord qu'au Sud. En effet c'est d'Alsace où il avait tenu à monter, alors que la plupart des Antillais et des Africains avaient été laissés dans le Sud de la France et vers l'Italie au nom du « Blanchiment de l'armée » prétextant que les noirs ne supporteraient pas le froid, qu'il écrit à ses parents, à sa mère notamment qui conservera cette lettre dans un coffre-fort toute sa vie « Un an que j'ai quitté Fort-de-France. Pourquoi ? pour défendre un idéal obsolète Je doute de tout, même de moi. Si je ne retournais pas, si vous appreniez un jour ma mort face à l'ennemi, consolez vous mais ne dites jamais il est mort pour la belle cause car cette fausse idéologie, bouclier des politiciens imbéciles ne doit plus nous illuminer« Je me suis trompé ! Rien ici, rien qui justifie cette décision de me faire le défenseur des intérêts du fermier quand lui-même s'en fout. »

De même à Toulon le 8 mai 1945 lui et ses deux compagnons Mauzole et Manville sont délaissés par la population qui fête les Américains. Et également le rapatriement vers les Antilles. à part une brève soirée dans une maison chaleureuse à Rouen, ne fut pas très agréable : vingt-cinq jours sur un cargo, insalubre et nourris essentiellement de biscuits provenant des restes de l'armée française de 40

Le tout jeune homme qui s'était engagé pour libérer la France du nazisme garde une empreinte ineffaçable du racisme quotidien, du regard de l'autre porté sur lui ou encore du parler « petit nègre » du style « Y a bon Banania », dans lequel on s'adressait à lui, alors qu'il était parfaitement francophone et cultivé de surcroît. Il gardera cependant toujours sa culture de résistance, mais au service cette fois des aliénés, des colonisés, de ceux qu'il appellera « les damnés de la terre », titre de son dernier livre.

C'est ainsi marqué par cette première expérience, qu'étudiant en médecine à Lyon, suivant les cours du philosophe Merleau-Ponty, écrivant des pièces de théâtre, et continuant d'affronter le regard des passants, il s'oriente vers la psychiatrie au secours des sujets en détresse. Il participe aux initiatives des étudiants noirs, manifeste contre la répression à Madagascar de 48. Et surtout observe le traitement réservé aux ouvriers nord-africains, y compris par le corps médical. Il écrit à ce propos l'article « le syndrome nord-africain » paru en 1952 dans Esprit. Il y décrit avec force et anticipation la transformation du dominé en objet, en une chose jetée dans le grand fracas, sans racine et sans devenir, dont la souffrance est inaudible et méprisée

Tous les thèmes, sur l'aliénation non seulement économique, culturelle mais également individuelle s'agencent, et cette quête de la libération de l'homme, du plus déshérité se poursuivra tout au long de la vie et de l'œuvre de Fanon.

C'est ainsi qu'à partir de la violence qui lui fut faite, comme homme de couleur colonisé, il affinera son analyse de la violence exercée par le système colonial aboutissant à deux mondes coupés l'un de l'autre (y compris dans la topographie des villes) sans espace de parole possible ? En 2002 dans la préface « aux Damnés de la terre », j'insistai déjà sur les effets de cette situation et sur ses conséquences y compris sur le plan subjectif. Présenter l'autre comme l'incarnation du mal et soi-même comme celle du bien. Fanon en indiquait déjà les effets dévastateurs. «Celui désigné comme mal, figé sous le regard d'un autre qui le nie, éprouve d'abord de la

honte désobjectivante, puis de la haine », écrivais-je alors dans la droite ligne de Fanon.

Cette coupure conduit soit à la sidération du colonisé) avec conduite de désaveu ou alors violence du corps, violence erratique qui peut se tourner sur soi ou sur le plus proche. .C'est ici que l'expérience personnelle de Fanon du racisme non seulement biologique mais culturel, et la violence, plus ou moins soft du dominant lui fait élaborer de façon très anticipatrice les conséquences subjectives de cet état des lieux Il décrit les effets sur le sujet des confiscations de langues, des violences de l'histoire, reconduites de génération en génération, du rejet, de la dévalorisation et de l'exclusion des référents et des généalogies, des traumatismes arrêtés, figés dans une impossible élaboration pour cause de déni et de silenciation. Il en indique les effets cliniques, la honte, la sidération, le repli sur un corps en excès et pétrifié, l'infinie violence erratique.

Fanon insiste au plus près sur le réel, sur la nécessité et en même temps l'impossible d'une scène quand elle est marquée par les dénis d'existence, les dénis de mémoire et rend difficile, voire impossible, la mise en place des dispositifs de réécriture d'une mémoire empêchée. Que ce soit dans la sidération du jeune noir (lui en l'occurrence) désigné comme nègre ou du sujet colonisé ou de tout autre qui, pris dans les rets d'une violence inouïe, n'a pas les moyens d'élaborer la scène. Fanon s'est attaché à montrer les effets de sidération, de retour sur des corps sans parole qui plongent dans le trouble de l'image de soi, la honte, la dérégulation, la violence erratique. Fanon était porteur dans son expérience même de cette question qu'il illustre et dans son travail psychiatrique (notamment avec les traumatismes de guerre) et dans ses recherches dès « PNMB ». Assujettissement au monolinguisme de l'autre et surtout, mise sous le boisseau, de l'esclavage aux Antilles, ailleurs de l'extermination, ailleurs encore du colonialisme. Plus encore, il esquisse que ce qui est le plus traumatique « ce n'est pas que cette culture soit détruite, mais qu'elle ne disparaisse pas totalement ». Dans une agonie interminable, elle se momifie, s'enkyste...

Pour sortir de cet état, pour que la violence pulsionnelle ne reste pas erratique, mais conduise à une véritable libération, elle doit être organisée et pour les peuples opprimés dans des luttes de libération avec un but et un projet et c'est là qu'il faut entendre Fanon jusqu'au bout sur deux points

La décolonisation est une décolonisation de l'être et non pas un accommodement conduisant à prendre la place de l'agresseur, du colonisateur en faisant comme lui mais en moins bien. Et aussi que cette libération conduit à un nouvel universalisme, comme en témoigne la conclusion à son intervention au Premier colloque des écrivains et artistes noirs à la Sorbonne en octobre 1956, en pleine guerre d'Algérie, intervention écrite à Blida pendant l'été :

« La culture « spasmée » et rigide de l'occupant, libérée s'ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s'affronter, s'enrichir. L'universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irrévocablement le statut colonial ».

Ces deux points sont les plus difficiles à entendre de nos jours car Fanon a toujours gardé son espoir et sa quête de l'homme, celle qui lui faisait écrire en conclusion de PNMB « oh mon corps fais toujours de moi un homme qui interroge » et à la fin des « damnés de terre » le faisait appeler les africains à « inventer un homme neuf ».

Je vous remercie
Septembre 2009